

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'exil

Marie-Claire Blais

Volume 23, Number 1 (133), January–February 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29937ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blais, M.-C. (1981). L'exil. *Liberté*, 23(1), 31–51.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

proses

L'exil *

MARIE-CLAIRE BLAIS

Voix d'un homme et d'une femme se parlant à voix basse, avec inquiétude. Ce dialogue (dont le ton sera par moments assez neutre, détaché ou lointain) sera souvent interrompu de silences, d'arrêts, de chuchotements aussi.

ELLE :

Combien de temps, encore, dis-moi, combien de temps devons-nous vivre dans ce pays ? Quinze ans, que nous sommes ici, si loin des nôtres, parmi ces étrangers.. ces.. (comme si l'homme avait frappé avec une cuillère sur la table pour imposer le silence à sa femme ou partager avec elle quelque code secret) oui, je veux bien essayer de les tolérer, comme tu as su le faire, toi, mais je ne possède pas ta patience ni ta bonté.. Et surtout, je ne veux pas mourir ici, car tu le sais bien, il ne suffit que d'une seule parole égarée.. qui sait, un élan de révolte et tout pourrait finir demain.. ou ce soir.. ou..

LUI :

La patience est une vertu qui console.

ELLE :

La patience ne peut consoler ceux qui se sentent seuls au monde...

* Cette œuvre a été jouée le 30 avril 1979, à l'émission *Escalé*, de Radio-Canada. (Réalisation : Madeleine Jérôme.)

LUI :

Comment peux-tu éprouver une telle solitude quand nous recevons chaque jour des amis de tous les pays ?

ELLE :

Ils viennent, ils nous parlent d'un bonheur de vivre que nous ne connaissons plus, puis ils repartent et bien souvent nous ne les revoyons jamais plus...

LUI :

Mais nous avons l'un et l'autre, et tous ces trésors, tous ces livres, tous ces espoirs que nous partageons tous les deux.. (Temps) Tu t'ennuies, je sais bien, mais pourquoi ne pas voyager, si tu en as le désir ? Pourquoi ne pas aller rejoindre nos filles en Italie ? Je suis un vieil homme, je suis enraciné ici, dans ce pays qui te semble chaque jour plus hostile et plus menaçant..

ELLE :

Ce n'est pas le mien, ce n'est pas le nôtre : nous avons déjà goûté à la liberté.. Il n'y a que cela sur la terre..

LUI :

Il faut partir, vivre ailleurs, tu es encore jeune, tu aimes l'aventure..

ELLE :

Mais j'aurais honte, soudain, de ne vivre que pour moi-même

quand tu ne vis que pour les autres, quand tu es prêt, même, à te sacrifier pour des inconnus. Je pourrais m'évader, rejoindre des amis de l'autre côté de la frontière, mais à quoi bon risquer de te perdre, toi et ces heures que nous vivons ensemble ? Et puis, n'as-tu pas besoin de moi, encore un peu ?

LUI :

Que serait cette maison sans toi, sans ton enthousiasme, ta gaieté ? Je ne suis, moi, peut-être, qu'un refuge.. Oui, un refuge pour un idéal, pour des idées abstraites, dirais-tu, pour une vie de l'âme que les hommes ont reniée et mise à l'écart..

ELLE :

Ici, cette vie de l'âme, on l'a tuée.

LUI :

Tais-toi... (Temps) (suivant leur code) Qui sait, « les Trois Sœurs » iront peut-être à Moscou.

ELLE :

Non, elles n'iront jamais à Moscou.

ELLE :

Non, elles n'iront jamais à Moscou : trois gardiens invisibles attendent à la porte. Ils ne partagent pas notre langue. Le son de leurs voix est strident et brutal.. Écoute... (On entend une gamme de sons incohérents et durs, puis la femme qui reprend d'une voix ordinaire) Ou bien, c'est moi qui rêve.. Oui, je les entends sans cesse.. Ces voix hargneuses ne me quittent plus.. (ouvrant

la fenêtre) Viens à la fenêtre.. C'est si beau, au loin, sur le pont.. Tu crois qu'ils sont encore là ? Qu'ils nous regardent de leurs yeux froids et privés de toute intelligence ? Car l'intelligence est une chose généreuse.. Et eux ne pensent plus à ceux qu'ils regardent.. Ils ne pensent qu'à les emprisonner.. Ces regards nous suivent partout.. pourtant.. Sous la neige, ou bien dans ce brouillard du matin, même à l'aube, lorsque je me crois seule pendant ma promenade sur le pont..

LUI :

C'est la peur..

ELLE :

Oui, ce n'est que cela..

LUI :

Et puis, il fait très froid, cette année..

ELLE :

Un froid perpétuel, un froid sans pitié !

LUI :

En Italie, tu aurais les enfants près de toi.. Et tout ce que tu aimes, aussi..

ELLE :

Oui, mais cette sorte d'existence deviendrait vite malheureuse

sans toi.. On te soigne déjà si mal dans ce pays.. Je serais hantée par ta douleur.. Tu entends ces voix ? Elles viennent de tout près, de l'autre côté du pont...

LUI :

Oui, c'est ainsi, le dimanche... On prie encore dans certaines églises...

(Ces voix, ou plutôt ce chœur que l'on entend, doit être d'une grande sobriété religieuse, la sobriété du chant grégorien, par exemple, avec voix de femmes, et enfants, si l'on veut, mais de qualité extrêmement dépouillée)

ELLE :

Quel courage il faut pour aimer Dieu quand on vous l'interdit !
Moi, je n'aurais pas même le goût de prier si j'étais à leur place.

LUI :

Quand tu marches, à l'aube, sur le pont, n'es-tu pas pour te rapprocher de cette petite église perdue dans la neige, n'est-ce pas pour les entendre, ces voix ?

ELLE :

Je ne sais pas. Je marche sur le pont, par désœuvrement, parce que je m'ennuie dans cette ville.. Qui sont ces gens qui aiment encore prier, crois-tu ?

LUI :

Des êtres en péril, peut-être.. Des hommes et des femmes qui ont tout perdu..

ELLE :

Mais pourquoi s'obstinent-ils à exprimer leur foi, quand aucun Dieu ne les écoute ? N'est-ce pas étrange de penser qu'encore aujourd'hui, dans le monde, de tels combats secrets existent pour ce droit qui semble être accordé à tous, en naissant, le droit de penser, le droit de croire, d'espérer ? Même en quelque Dieu vengeur et cruel qui permet l'oppression des hommes par les hommes ?

LUI :

Eux chantent et prient avec simplicité, ils ne se tourmentent pas en vain avec toutes ces inquiétudes qui sont les nôtres.. Le Dieu qu'ils ont choisi leur ressemble..

ELLE :

Que d'espérances inutiles ! Pauvres cœurs, pauvres voix, cela m'afflige d'entendre ces plaintes qui montent vers un Dieu absent, ou s'Il existe, un Dieu dictateur comme ces hommes qui les gouvernent ! Cela m'afflige parce que je suis avant tout, égoïste, oui, c'est vrai, et tu peux le croire.. mais dans la vie, c'est ce défaut indigne qui nous sauve.. Et je veux encore sauver tout ce que je suis, tout ce que j'étais hier.. Sans doute, cette maladie de l'oppression commence-t-elle ainsi, on ne ressent rien, au début, on vit enfermé dans une belle maison, dans une belle ville, c'est une maison où ne viennent que des étrangers, on mange et boit en abondance, on ne vous prive de rien, on pourrait avoir l'illusion d'être chez soi, de poursuivre sa vie factice, mondaine, on pourrait avoir l'illusion de... (Long silence) Non, écoute-moi, ne m'impose pas le silence, cette maladie de l'oppression grandit

soudain, et l'oppresseur qui semblait nous épier du dehors, de très loin même, soudain, il est là, il est en vous, on ne peut plus l'oublier... Il mange et dort avec vous, il vous trahit avec le sourire d'un être cher.. On ne peut plus en guérir, il est trop tard..

(Le chœur religieux s'estompe, l'homme répète plusieurs fois : « Le Prince vint vers son ennemi pour l'embrasser mais il ne rencontra que la mort. »)

(Cette phrase est peu à peu ensevelie sous la voix de la femme qui poursuit en voix *off*) La frontière n'est pas loin, il a raison, je pourrais partir.. Un monde qui est le mien s'agite encore de l'autre côté.. Toutes ces années de silence et de crainte n'étaient peut-être qu'un mauvais rêve.. Cette vie étrange a transformé mon mari.. ce n'est plus un homme, c'est un saint.. Il a su agrandir son destin quand mon destin n'est plus que celui d'une involontaire captivité.. Peut-être n'avais-je pas assez d'âme pour venir ici, peut-être, oui, en étais-je dépourvue, même à la naissance, comme tant d'êtres vivants.. (Une musique plus agréable, presque légère transforme peu à peu l'atmosphère) Pourtant, il est naturel de vouloir être confortablement heureux.. Nous l'étions autrefois, et puis on nous a envoyés ici, en ce coin du monde redoutable, sourd à tout, écrasé sous le silence des despotes ! Pendant toutes ces années, nous avons été témoins de tant de tortures silencieuses.. Mais ces lieux de tortures et de mort, jamais nous n'avons pu les voir, c'était notre torture à nous, ce silence, cette invisibilité, et l'ignoble sentiment d'impuissance qui accompagne partout les meurtriers sans voix... De l'autre côté de la frontière, oui, de l'autre côté.. (On peut laisser ce monologue assez aéré avec des coupures, des respirations, afin de sentir que ces retours à la vie passée évoquent des sensations de bonheur, de bien-être)

Il y avait chaque nuit une musique joyeuse, des invités dont on oubliait vite les visages autour d'une table trop riche.. On nous respectait, on nous aimait.. Ainsi, je me croyais au sommet de ma vie, de toutes mes satisfactions de vivre, quelle illusion

quand nos existences sont toutes si fragiles.. C'était une vie dont je devrais avoir honte, mais j'aimais mon bonheur animal et je n'éprouvais jamais cette honte, car j'avais l'arrogance des forts, mais pendant que je m'étourdissais ainsi parmi d'autres êtres à mon image, mon mari réfléchissait sans doute au vide de tout cela.. Nous allions vivre ainsi heureux et sans aider les autres, sans connaître même le désir de les offenser car nous étions trop indifférents.. Non, un homme intelligent ne pouvait accepter une telle destinée ! On disait d'abord que c'était cet écart de l'âge entre nous.. mais c'était cet écart qui existe entre deux êtres, même lorsqu'ils s'aiment comme nous nous aimions, entre celui qui possède une âme, un cœur, un esprit élevés et son semblable qui en est privé.. C'est Dieu qui l'a sans doute envoyé ici, pour y mourir quand je veux vivre. D'abord la maison ne servait d'abri qu'aux biens culturels menacés, un peintre, un sculpteur poursuivis par l'État cachaient chez nous leurs œuvres, la littérature nous fournissait ses paraboles, son langage de liberté, « les Trois Sœurs » iraient-elles à Moscou, les tableaux franchiraient-ils la frontière ? Nous devenions nous-mêmes des héros, le théâtre, l'œuvre écrite, c'était notre vie, notre jeu entre la vie et la mort, mais tout ce temps, je pensais, non il ne faut pas s'offrir ainsi en pâture à des bourreaux inconnus, que sommes-nous ici, des étrangers ? Nous n'avons ici personne à sauver.. Peut-être étais-je la seule à connaître cette peur. Et puis, cette langue symbolique est devenue de plus en plus obscure entre nous, nous n'étions plus dans le même univers... La prison se refermait sur moi, et mon mari, tout absorbé par cette conquête de l'âme, des âmes, s'éloignait... s'éloignait, oubliant la frivolité de notre vie ancienne, là-bas, en ce lieu où l'on croyait vivre, de l'autre côté.. On venait vers lui, on cherchait refuge chez lui, il protégeait, apaisait, pour quelques heures, quelques instants, il accueillait cette famille d'êtres frêles que nous n'allions plus revoir, artistes, écrivains ou autres, ils semblaient tous voués au même anéantissement en quittant ces lieux, dès que nous les regardions descendre vers les rues givrées, silencieuses.. silencieuses..

ELLE : (retour au chœur religieux à l'arrière-plan sonore)

Tu te souviens de ce professeur qui venait si souvent chez nous ?

LUI :

Orlief, oui, celui qui avait tant écrit sur Bossuet...

ELLE :

N'écrivait-il pas aussi des poèmes ?

LUI :

Tu as raison, il avait écrit quelques poèmes, et puis, plus rien, il avait promis de me les lire, pourtant..

ELLE :

Tu as remarqué, il ne vient plus, le dimanche, pour le thé ?

LUI :

Non, nous ne l'avons pas revu.. C'est lui qui m'avait fait découvrir la beauté de cette musique sacrée.. Écoute, quelle paix, quelle espérance..

ELLE :

C'était un homme célèbre, ici, Orlief, mais Bossuet, pourquoi Bossuet ? Quinze ans à ne parler que du même homme, mais c'est une condamnation à mort spirituelle, as-tu déjà pensé à cela ?

LUI :

Oui, mais Orlief n'était pas comme nous, il était très sensible à ces voix que tu entends, ces voix d'un autre monde... Que lui

importait alors de recommencer sans cesse le même devoir comme un collégien puni.. On ne pouvait pas atteindre sa foi.. Écoute, je pense souvent à lui en entendant cet office..

ELLE :

Et si Orliel avait trouvé un refuge, oui, si quelqu'un risquait un jour sa vie pour lui ?

LUI :

Oh ! ce serait sans doute en vain.. L'œuvre de ce malheureux Orliel est probablement déjà morte en lui.

ELLE :

Pourtant, il avait tout, un appartement splendide, et même il portait des vêtements élégants, comme on en voit peu, ici.. Et on eût dit, même, à le regarder vivre, qu'il avait déjà connu la liberté..

LUI :

Peut-être, mais c'était un homme dont le sourire torturé ne parlait plus aux hommes, depuis longtemps..

ELLE :

Orliel nous accompagnait partout, au théâtre, dans les musées, il tenait mon bras, il était si bon pour moi, et si lointain aussi, lorsque je lui posais une question trop directe, son regard se perdait dans une tristesse infinie... C'était à nouveau, le silence, oui, une courtoisie paisible devant laquelle il s'effaçait.. Nous avons perdu un ami.. N'avais-tu pas cette sensation ?

LUI :

Comment savoir ce qui se passe chez un captif ?

ELLE :

Un soir, nous dînions en ville, et nous étions très gais, tu te souviens.. C'est pendant ces heures d'effervescence que j'avais interrogé Orliet, si seulement il ne m'eût pas parlé que de Bossuet, ou de ses autres passions intellectuelles, passions si peu vraies, me disais-je, si seulement il m'eût parlé de lui-même.. Mais il y avait toujours ce regard qui me fixait, ce silence entre nous.. Soudain, il me dit : « Ne me posez pas de questions : je suis très las. J'ai été au repos pendant deux ans. »

Ce repos, où était-ce ? Pourquoi cet homme sain, vigoureux, devait-il déjà se reposer ?

(en voix *off*, pendant que la musique religieuse se rapproche)
Il était là-bas, au loin, au bout de ces vastes déserts de neige, il se reposait, oui, on avait anesthésié son corps, son esprit. Lorsqu'il revint, il ne parla jamais plus de ce Christ enfant qu'il avait tant aimé dans les tableaux, il ne se souvenait plus de ce musée que nous avions vu ensemble, il évoquait parfois le passé de son pays, ah ! il y avait de cela, bien longtemps, des centaines d'années, peut-être conservait-il silencieusement dans son cœur, l'image de ce Christ enfant martyrisé, ou bien l'avait-il oublié, lui aussi ? Il disait parfois, lorsque nous allions tous les deux visiter les bibliothèques de la ville : « Venez, tous nos trésors dorment dans les souterrains, les caves, nous avons préservé malgré tout, tous les manuscrits, toutes les œuvres d'art, venez, venez.. Mais il faut descendre sous la terre.. On s'habitue à tout ! » Ou bien ai-je rêvé qu'il me parlait ainsi ? Nous descendions ensemble vers ces bibliothèques poussiéreuses, sous la terre, des manuscrits anciens, des merveilles, oui, je me souviens, languissaient là, sous leur prison de verre, chaque pensée honorable reposait là, dans son cercueil, des gardiens et des gardiennes au visage gris, usés par ces longs séjours dans l'ombre, ac-

couraient vers nous, nous entouraient, sous un flot d'explications on nous annonçait qu'il était interdit de trop voir.. de toucher.. Et tous ces murmures, tous ces chuchotements autour de nous.. (Ici, obtenir une gamme de sons qui pourrait rappeler cette oppression sonore) Peut-être les gardiens avaient-ils observé qu'on nous mentait.. que la grandeur des textes avait été amputée.. que des fragments essentiels manquaient dans ces manuscrits...

C'est peut-être, que le mal, la faiblesse ne devaient pas exister.. Dans cette singulière société, le vol, le viol, le crime, n'étaient plus des tentations ou des erreurs, Dieu n'était plus là pour racheter les hommes, et les hommes se rachetaient eux-mêmes par leur sang.. Les crimes n'étaient plus que des crimes inspirant d'autres châtements, les hommes réprimaient les hommes et personne n'osait dire que cela s'appelait l'ère du Grand Inquisiteur.. Peu de temps après cette visite au Musée, Orliet se retirait.. Peu de temps après cette découverte du mensonge, de l'ère du mensonge, Orliet se séparait de nous, il allait au bord de la mer, disait-il, il y faisait plus chaud, il y faisait si bon pour écrire et puis ses collègues l'attendaient là-bas.. Oui..

ELLE : (retour au chant religieux)

Tu sembles si serein, on dirait que tu as cessé de souffrir..

LUI :

Oui, parce que tu partiras, oui, on viendra te chercher, demain.. Tu iras rejoindre les enfants en Italie.. Et puis, tu m'écriras..

ELLE :

Non, je ne te quitterai pas. Est-ce ainsi que tu juges mon amour pour toi, es-tu si impatient de mourir seul ? Voilà ce qui arrive quand un homme quitte une femme pour lui-même, pour sa recherche intérieure, pour tous ces livres, oui, tous ces livres écrits dans une langue incompréhensible pour moi... Toi aussi, tu as

appris à mentir, toi aussi tu me caches une vérité essentielle.

LUI :

Je voudrais te raconter un rêve.. Je marchais seul dans l'une des cathédrales de la ville, peut-être étais-je à la recherche d'Orlief, mais même en courant sous les voûtes de pierre, je ne le retrouvais pas, j'entendais ces voix du chœur qui chantaient et priaient, comme nous les entendons ce matin.. Ces lamentations sans révolte me réconfortaient.. Et je pensais en les écoutant, mais c'est bien vrai, les héros que nous admirons dans les plus beaux livres, comme les écrivains qui les ont engendrés, n'ont-ils pas vécu que pour ces instants d'exaltation, ces quelques instants de gloire avant de s'éteindre sous le ciel austère, ce ciel qui ne semble jamais entendre nos cris.. ? Et j'éprouvais soudain une grande délivrance.. Prier, c'était cela pour tant de gens, peut-être, oublier notre monde, oublier l'oppression, l'injustice sur la terre, connaître enfin un instant d'harmonie avec soi-même..

ELLE :

Non, la prière de ces pauvres gens, c'est l'oubli, le premier sommeil de leur conscience. Nous aussi, on essaie de nous endormir, comme Orlief.. Nous aussi..

(en voix *off* :)

Orlief, Orlief, et si mon mari le cachait dans ses souterrains, oui ici, chez nous, parmi toutes les œuvres en péril, parmi tous ces espoirs qu'il protège, qu'il tente de rendre à une communauté plus humaine, s'il était là, tout près, écoutant les voix du chœur se rapprocher, devenir plus denses et plus fortes, pendant que les gardiens, qui feignent de sommeiller dans les rues, écoutent et se rapprochent aussi, au rythme de la haine, de la vengeance car ne détestent-ils pas tout ce qu'ils ne peuvent comprendre ? Orlief, c'est moi, ne craignez rien, m'entendez-vous ?

(Voix d'Orlief se mêlant au chœur, c'est une voix qui s'exprime lentement avec des accents tristes et cassés)

ORLIEF : (en voix *off*)

C'est moi.. oui.. je suis ici depuis si longtemps.. Pourquoi ne cessent-ils pas de chanter ? On viendra les massacrer.. Oui, tous.. tous.. J'ai écrit beaucoup de poèmes depuis que je vis chez vous, mais qui pourra les lire si on les massacre tous ? Écoutez votre mari, partez demain.. Moi, je suis bien, seul, ici, dans cette retraite.. J'ai abandonné Bossuet.. je peux enfin respirer, écrire.. Avez-vous reçu des lettres pour moi ?

ELLE :

Non, on vous recherche..

ORLIEF :

On a jugé pour moi que j'avais encore besoin de repos.

ELLE :

Oui, c'est cela.. Mon mari est là, il surveille, il épie, ils ne franchiront pas notre porte.. Vous êtes à l'abri chez nous..

LUI : (ORLIEF)

Lorsque vous pensez à votre pays, n'êtes-vous pas très malheureuse et nostalgique ? La nostalgie, si vous saviez, la nostalgie.. même pour les prisonniers, c'est la pire épreuve !

ELLE :

C'est vrai, j'ai oublié la nostalgie. Mes enfants et moi ne vivons plus dans le même monde depuis si longtemps déjà.. Même lorsqu'elles viennent pour les vacances il y a quelque chose entre nous, oui, une tragédie, ce silence peut-être, qui leur échappe.. Elles sont trop jeunes encore, et frivoles comme je l'étais moi-même.. Et puis il y a cette sensualité de vivre qui s'endort, en moi.. Cela aussi pourrait me séparer de ceux que j'aime..

ORLIEF :

Écoutez ces voix.. C'est un cantique à la vie et on nous prépare à la mort.. Vous savez, là-bas, dans ce refuge pour les professeurs malades où je vivais près de la mer, ce lieu que nous appelions La Maison du Sommeil.. vous me demandiez un jour ce que devenaient les voleurs, les criminels.. Je peux vous le dire maintenant.. car nous sommes seuls.. Il n'y a que votre peur et la mienne et ce courage insensé de votre mari, entre nous.. Nous sommes seuls, dans ce souterrain sans lumière quand la neige continue de tomber sur la ville. Les voleurs, les assassins, il n'existent plus que dans nos livres du passé, là-bas, près de la mer, on les insensibilisait à leurs vices.. Avez-vous remarqué que lorsque l'on désire tuer le mal, dans une société, on ne tue pas le mal, mais tous les germes de vie en elle ? Moi, j'ai vu des voleurs, des criminels qui n'ont pas vu venir l'heure de leur mort vers eux : on ne disait pas, demain, vous serez fusillé à l'aube.. On ne disait rien.. c'était le silence.. le doute.. Et un matin, un homme ne se réveillait plus.. On l'avait tué par surprise.. je ne voulais pas être de ceux là, je voulais voir ma mort de près, comme vous et tant d'autres, et je voulais connaître ces instants d'une liberté fugitive mais souveraine.. oui, où l'on a l'impression, l'illusion que la vie sur cette terre est une réalité autre que celle que nous avons aperçue.. La torture, vous me demandiez aussi comment les hommes supportaient la torture.. Parce qu'un homme sans mémoire n'est plus le même.. C'était cela, le plus grand supplice de nos poètes qui se reposaient là-bas, on supprimait d'abord en eux la mémoire.. C'était la mort des esprits.. cela se passait doucement.. Et soudain, lorsqu'ils voulaient évo-

quer ce jardin impérial où Pouchkine avait joué, enfant, ils ne se souvenaient plus.. Leur âme était cet étang désert, sans joie et sans vie qui traverse soudain ma mémoire désolée..

ELLE : (tout le dialogue avec Orliel sera toujours en voix *off*)

J'étais de retour de voyage, je venais de franchir la frontière, et comme j'attendais mon mari à l'aéroport, je vis un jeune homme ivre.. c'est curieux, Orliel, j'avais remarqué sa jeunesse, car on voit peu de visages jeunes, ici, il était debout, ivre, un bouquet de roses flétries à la main, et c'était un miraculeux, Orliel, cela me frappa, oui, le destin avait sauvé ce jeune homme car il était ivre et en colère et aucun gardien ne l'avait encore approché.. On eût dit que cette image de beauté et de fureur, incarnée par ce jeune homme en colère, errait, s'élevait au-dessus de cette abjecte surveillance..

ORLIEF :

Peut-être ce jeune homme prie-t-il ce matin dans cette église..

ELLE :

Je croyais oui.. j'avais cette illusion que la révolte de ce garçon, sa beauté, même, briserait un jour le poids de ses chaînes. Mais je ne l'ai jamais revu.. Je l'ai souvent attendu dans cet aéroport où il aurait pu s'attarder à boire.. mais en vain.. Et puis, j'ai décidé de l'attendre, à l'aube, sur le pont.. Peut-être irait-il à l'office rejoindre des amis, des frères.. Mais peut-être aussi n'a-t-il pas d'amis, de frères.. Il ne reviendra jamais plus.. c'était une vision.. Quelqu'un l'a caché.. Mais je peux vous confier cela, à vous, cette absence me tourmente plus que l'absence de mes propres enfants..

ORLIEF :

Vous aviez le don de la liberté à lui offrir et on vous en a séparé..

ELLE :

Avec cette absence, tout a commencé à périr, en moi, autour de moi.. Ce pays est si vaste, un esclave habile ne peut-il pas s'enfuir par son immensité même ? Ou bien, est-ce comme la mort, une plaine sans fin, mais sans horizon que vient envahir de son ombre tremblante et terrifiée celui que la lumière écrase et qui ne peut plus fuir ? Dans mes rêves, je retrouve des forêts d'autrefois, des lieux clos, mais il y a partout des réfugiés sous les arbres, parfois des familles entières avec des animaux qu'ils enveloppent de leurs vêtements troués.. Dans mes rêves, ni eux ni moi ne pouvons être sauvés...

(retour au dialogue entre l'homme et la femme : on entend le chœur religieux, très doux, à l'arrière-plan)

ELLE :

Le printemps, l'été reviendront ici, comme ailleurs. Mais ce sera irréel, comme dans un livre. (Temps) Si ta vie devait servir à sauver un seul homme, un être de qualité comme Orliéf, par exemple, serais-tu apaisé ?

LUI :

Non, je serais coupable de ne pas sauver tous les autres.

ELLE :

Les entends-tu parfois qui te supplient de les aider ?

LUI : (en voix *off*)

Orlief, Orlief, m'entendez-vous ? Avez-vous faim, avez-vous soif ? Que puis-je vous apporter ?

ORLIEF : (en voix *off*, de la même voix brisée)

Non, je n'ai plus faim, je n'ai plus soif. Ont-ils dépouillé toute ma maison ? Ont-ils brûlé tous mes livres ? Il y avait cette édition rare des œuvres de Kafka.. vous vous souvenez ?

LUI :

Vous ne possédez que l'ombre de notre souterrain, Orlief. Votre maison a été pillée pendant la nuit.

ORLIEF :

Je n'ai plus de famille. Vous êtes mon seul refuge. La guerre, les massacres avaient déjà décimé tous les miens.. (Temps) Vont-ils se taire ? Vont-ils cesser de prier et de rendre hommage à Dieu ?

LUI :

Je croyais que vous aimiez cet office.. Je croyais que vous aviez encore un peu d'espérance en ces voix qui prient Dieu...

ORLIEF :

Non.. C'est une espérance qui a été trahie. Dans quelques heures, ces pauvres gens qui prient seront tués.. Partez, vous et votre femme, elle ne sait pas encore que je suis ici, parmi ces livres et ces œuvres d'art que vous gardez imprudemment sous votre toit..

LUI :

Orlief ; que deviendrez-vous sans votre foi ? Qui donc a le droit de vous interdire votre vie intérieure ? Vous êtes un homme sage, vous avez toujours vécu pour un idéal, allez-vous céder vous aussi à la barbarie et à la vulgarité de ceux qui veulent vous dépouiller de votre âme ?

ORLIEF :

C'est que vous n'avez pas sous les yeux l'atroce vision que je porte dans mon cœur. Je pense à cette centaine d'êtres qui seront battus, humiliés, pour un moment d'élévation dans une petite église, j'entends déjà la meute de soldats qui ne tarderont pas à encercler l'église.. Mon Dieu.. Mon Dieu.. Tant d'innocentes meurtries, l'innocence de tous ces corps, oui, condamnée à la torture.. J'étais hier, un homme sage, et peut-être un savant de la pensée.. Qui étais-je ? Je parle d'un homme qui n'est plus, déjà.. La foi des êtres simples me touchait.. L'âme des autres me faisait vivre, mais j'étais du côté de l'ennemi, comme tant d'autres, ici, je me laissais bercer et endormir, j'avais peur.. Je me taisais.. Mes volumes sur Bossuet m'attiraient des éloges, des récompenses, que j'acceptais.. Puis un jour, ce fut la révolte.. J'ai commencé à écrire comme un être humain.. J'ai renié cette honteuse gloire qu'on avait jetée comme un manteau sur mes mensonges... Non, il fallait tout dire.. Le départ sans retour de mes amis qui avaient eu le courage de la vérité.. Tout ce monde d'oppression invisible dans lequel j'avais respiré et vécu moi-même.. C'est alors que le tribunal décida que je devais partir à mon tour.. Je souffrais d'épuisement.. Un séjour près de la mer me ferait beaucoup de bien..

LUI :

Est-ce donc toujours ainsi, quelque monstre inhumain peut toujours se réveiller en nous ? Vous, c'était la peur.. et moi... une vie de mensonges, aussi, dans une société égoïste qui ne pensait

qu'à ses plaisirs.. J'ai lu tous vos livres, j'ai appris votre langue, j'ai connu votre peuple à travers la littérature, je suis devenu l'un des vôtres, celui que l'on cache dans cette maison ce n'est pas vous, c'est moi, je vous demande de me garder, car je ne veux pas retourner là-bas.. Vos prières, je pourrais les chanter, dans votre langue, et je pourrais être l'une de ces victimes qui prie encore, dans votre petite église.. La seule église, dans toute cette ville, peut-être.. et qui résiste encore au feu et à la destruction..

ORLIEF :

Oui, mais ce sera bientôt la fin.. Écoutez, les soldats se rapprochent..

(Pendant que l'on entend la meute de soldats se rapprocher de l'église, le chœur confond ses voix fragiles à la violente rumeur que décrit Orliéf)

(Ici, les trois voix seront des voix *off* glissant à travers le chœur, si cela est possible)

ORLIEF :

Le martèlement de leurs bottes contre le sol.. Écoutez.. Écoutez.. C'est ce chant de haine qui gouverne notre monde... L'incantation de l'amour sera vite étouffée..

ELLE :

Que chantent-ils ? Je ne les comprends pas.. Je venais souvent sur le pont.. J'entendais ces voix, c'était mélodieux, mais les mots, que signifient les mots ? Ai-je le droit de les comprendre ? Je n'ai toujours aimé qu'un univers et c'était celui dans lequel je vivais, celui qui me promettait un bonheur terrestre, souvent médiocre, mais un bonheur que j'avais choisi..

LUI : (légèrement chanté, ou sur le ton de la prière)

Ils chantent : *Aie pitié de nous Seigneur*
Aie pitié de nous Seigneur
Tu es notre seul refuge

ORLIEF : (reprenant sur le même ton)

Ta pitié nous méprise Seigneur
Ta colère nous brise
Nous sommes pauvres Seigneur
Et le grand sommeil va s'abattre sur nous

(Ensemble)

ORLIEF :

Le grand sommeil
Le grand sommeil
Va s'abattre sur nous

LUI :

Aie pitié de nous Seigneur
Tu es notre seul refuge

ORLIEF :

Ils sont là, ils franchissent ces portes sacrées.. Il faut peu de temps pour tuer des êtres faibles.. (Long silence) Le chœur se tait.. Nous entendrons bientôt le martèlement de leurs bottes sur le pont.. Que ta pitié est cruelle, Seigneur !

(*Fade out* du chœur, très doucement)